

RITESH BATRA

■ ■ ■ Entrée en matière

Pour commencer

Né en 1979 à Bombay (Mumbai), Ritesh Batra est un scénariste et réalisateur indien qui partage aujourd'hui sa vie entre sa ville natale et New York. Entre 2008 et 2012, il réalise cinq courts métrages dont *Café Regular*, *Le Caire* (2011), primé dans divers festivals internationaux et diffusé en 2013 sur Arte. Tourné en langue arabe, ce petit opus dresse le portrait d'un jeune couple musulman préoccupé par son avenir et la question des relations sexuelles avant mariage.

The Lunchbox est le premier long métrage de Batra. Sur la base d'une histoire simple qui s'inscrit dans la folie contemporaine de Bombay, le film s'articule autour de deux grandes traditions de la culture indienne, la cuisine et l'écriture, toutes deux mues par la même gourmandise du plaisir partagé. L'histoire nous immerge également dans un univers méconnu sous nos latitudes, celui des *dabbawallahs* ou livreurs de *dabbas* (*lunchboxes*) que les épouses au foyer préparent pour le déjeuner de leur mari au travail. Une erreur de livraison met alors en contact un homme et une femme que tout sépare.

L'élément déclencheur de l'intrigue, pour rarissime qu'il soit, sert ici de prétexte au cinéaste pour interroger à nouveau la définition du couple et le poids des archaïsmes face aux mutations du monde moderne.

Synopsis

Comme tous les matins, Ila prépare la cantine de son mari. Sauf que ce jour-là, la jeune femme a décidé de s'attaquer à l'indifférence qu'il affiche à son égard en lui concoctant un savoureux repas. Mais une erreur dans l'acheminement de la « boîte-repas » vient ruiner ses espoirs de rapprochement. Le repas échoit à Saajan, un vieux comptable bougon et solitaire. Intriguée, Ila entreprend d'entrer en contact avec celui qui s'est régalé de sa cuisine et lui a retourné la *lunchbox* accompagnée d'un mot qui parle d'elle. Débute alors une troublante et longue liaison épistolaire...

Fortune du film

L'aventure de *The Lunchbox* a commencé à Cannes où l'œuvre de Batra a été présentée en avant-première mondiale dans le cadre de la Semaine de la critique 2013... et elle a failli se poursuivre à Los Angeles, où le film a été un moment pressenti pour représenter l'Inde aux Oscars 2014, si le comité indien de sélection ne lui avait préféré *The Good Road*, premier long métrage du jeune réalisateur Gyan Correa (inédit en France). Le « cœur brisé » – selon ses propres termes –, Batra a exprimé son amertume sur son compte Facebook. Après quelques allusions de corruption concernant cette sélection, l'Académie des Oscars a fini par lui adresser un furieux rappel à l'ordre. Depuis, Batra a supprimé les messages incriminés et a présenté ses excuses.



Zoom



© AKFPL

Un alignement de bureaux en *open space* où sont assis des hommes (et une femme) creuse l'image et offre une belle profondeur de champ. La plupart des personnages sont concentrés, encore occupés à travailler. Tous les bureaux sont recouverts d'une multitude de chemises et classeurs, et une imposante rangée de dossiers barre le fond de l'image.

Dans ce contexte de travail, deux détails pourtant indiquent que la pause déjeuner est imminente. Un employé, la tête floue en amorce dans le coin droit au bas du cadre, a le regard tourné vers la pendule. Mais surtout, au centre de l'image, un homme, Saajan, notre héros bureaucrate, a le nez placé au-dessus d'une *lunchbox*, occupé (concentré lui aussi) à en humer le précieux contenu. Pressé de déjeuner? Non, il est en train de découvrir la « boîte-repas » qui vient de lui être livrée par mégarde. L'incompréhension le dispute à la délectation des parfums respirés. Que faire? Que dire? Rien. L'homme ne dira rien. Et, chaque jour, il va se livrer au même cérémonial, comme un prélude olfactif à son délicieux rendez-vous gustatif. Sans attendre l'heure du déjeuner, et quittant même son poste de plus en plus tôt (donc de moins en moins discrètement), Saajan s'adonnera avec un bonheur grandissant aux délices des odeurs, à l'appel des plaisirs du palais contenus dans les petites gamelles. Lesquelles, empilées les unes sur les autres, forment la fameuse *lunchbox* en inox (un véritable symbole) que des millions d'Indiens, citadins ou non, ouvrent et disposent devant eux pour manger chaque midi. Ouvertes toutes en même temps, selon la tradition.

Le geste exécuté à l'image par Saajan est emblématique du film. Il est ce par quoi tout commence et tout finit. Il est bien sûr l'expression d'un plaisir nouveau et immédiat. Une révélation. Un voyage exotique au pays des fragrances épicées. Mais il est aussi la promesse d'une rencontre physique qui n'aura jamais lieu. Il est et restera le seul lien (aromatique) qui existera jamais entre Saajan et Ila.

Ce geste contient encore en lui-même un autre geste. Celui d'une femme désireuse de séduire, la main tendue vers un amour qu'elle tente de reconquérir à l'aide d'une cuisine finement choisie. Cette femme espère ainsi renouer le contact, tisser un nouveau lien entre son époux et elle, grâce au plaisir gourmand des odeurs et des saveurs de sa savante cuisine. Or, nous savons que le destin en a décidé autrement, et que c'est Saajan, les papilles d'emblée émoussées par le délicat fumet, qui sera conquis.

L'instant est par conséquent capital dans l'intrigue à venir, car il agit comme un révélateur de celle qui se cache derrière le mystère enivrant des puissants parfums de cuisine. Il est une invite à cet autre plaisir du goût et constitue un précieux renseignement sur les qualités et les intentions de celle qui en est l'auteur. Il est en somme l'expression de l'envie de faire plaisir. L'expression d'une femme aimante qui cherche à transmettre et à partager son amour.

Enfin, cette image, qui a aussi ses limites, contient en elle une frustration. Celle du spectateur réduit à imaginer la riche palette olfactive qu'offre la gastronomie indienne. Une gastronomie aux mille odeurs, aux mille saveurs. Et comme tout gastronome, Saajan s'imprègne de ces appétissants parfums pour en percer le mystère, identifier les différentes épices qui entrent dans la composition des plats qui l'attendent.

Carnet de création

L'idée de *The Lunchbox* est née en 2007 du désir de réaliser un documentaire sur les *dabbawallahs*, les fameux livreurs de Bombay qui, au nombre de 5 000, livrent quotidiennement environ 400 000 *dabbas*. Pour ce faire, Batra en a suivi quelques-uns pendant une semaine. Son intention est de découvrir comment ces hommes, pour la plupart illettrés, parviennent toujours (ou presque) à livrer leurs gamelles à bon port et dans les temps. Et ceci malgré l'immense chaos que représente la capitale de l'État indien du Maharashtra, avec ses quelque 18 millions d'habitants !

Son travail d'enquête l'amène à s'intéresser autant à ces hommes qu'à celles et ceux qui préparent et réceptionnent les « boîtes-repas ». Des personnages puis une intrigue émergent alors peu à peu dans l'esprit de Batra qui, en 2011, achève la première version de ce qui va devenir *The Lunchbox*.

Arrive ensuite la recherche de financement. Batra profite de sa présence régulière dans les principaux festivals internationaux (Berlin, Rotterdam...) pour y rencontrer des producteurs étrangers. Il tient en effet à ce que son film soit une coproduction internationale pour en faire un « produit universel ». « Selon moi, précise-t-il, ce type de collaboration sert à rendre le film artistiquement accessible aux autres cultures, et il peut ainsi être largement diffusé [...]. Nous avons la responsabilité de faire des films [d'auteurs, NDR] qui marchent. » Au total, Batra et ses producteurs (indiens, français, allemands et américains) réuniront un petit budget d'un million et demi de dollars.

Les producteurs Lydia Dean Pilcher et Guneet Monga prennent peu après contact avec Irrfan Khan (*Slumdog Millionaire*, *L'Odyssée de Pi*) pour le rôle principal de Saajan, qui engagera une collaboration fructueuse entre l'acteur et le cinéaste : « Le travail avec Irrfan a été très naturel, raconte Batra. Il avait envie de découvrir le sens profond du scénario, de lire entre les lignes comme je le faisais. Il était très investi dans l'histoire dès nos premiers échanges et nous nous sommes rencontrés plusieurs fois avant le tournage... »

Batra tient personnellement à ce que Nawazuddin Siddiqui, habitué du cinéma indépendant indien (*Gangs of Wasseypur*), incarne le personnage de Shaikh, le nouveau et infortuné collègue de Saajan. Enfin, c'est au terme de nombreuses auditions que le réalisateur arrête son choix sur Nimrat Kaur (Ila), une jeune comédienne de théâtre, essentiellement.

Le tournage à Bombay s'annonce difficile. Se déplacer dans les rues archibondées est compliqué, les autorisations difficiles à obtenir. Batra ne peut se permettre de prendre du retard. Il doit pouvoir anticiper tous les contretemps. Pour cela, il fragmente le plan de tournage en extérieur « de sorte, raconte-t-il, que nous étions prêts à tout changement de lieu de tournage de dernière minute ».

Une équipe restreinte de quatre techniciens (à la différence des cinquante membres de l'équipe habituellement présents sur le plateau) a suivi de vrais *dabbawallahs* pendant une semaine, les filmant sur le mode documentaire après leur avoir confié une *lunchbox* à livrer. Pour cela, le support numérique (caméra Arri Alexa) s'avère un choix judicieux (et peu coûteux) puisqu'il rend le travail *in situ* souple et rapide.

Parti pris

« Un scrogneugneu qui s'humanise, une épouse délaissée qui se met à rêver : on a beaucoup vu ça au cinéma. Seulement, devant l'inventivité de ce jeune cinéaste indien, tous les clichés s'effacent. Ritesh Batra a vu pas mal de films bo-et ho-llywoodiens, c'est évident, et il se sert de l'exotisme de Bombay pour nous séduire. Pourquoi pas, après tout ? Puisqu'il utilise la beauté des lieux pour créer une tension diffuse, et le charme de ses personnages pour créer l'émotion. Ils sont tous attachants, à commencer par l'assistant pot-de-colle du vieux ronchon qui se révèle, peu à peu, plus ambigu que prévu et blessé par la vie. Issus de milieux sociaux et de religions différents, elle, lui et l'autre sont unis, en fait, par une même solitude et l'indifférence que le monde extérieur semble manifester à leur égard. Tout est sur le fil de la mélancolie, mais une mélancolie euphorisante. Des « *feel good movies* » comme *The Lunchbox*, on en redemande. »

Pierre Murat, Télérama.fr, 20 mai 2013.

Matière à débat

Les *dabbawallahs*

C'est une série de vignettes, montage d'images prises sur le vif, qui ouvre *The Lunchbox*. Nous sommes en mode documentaire, au cœur d'un vaste capharnaüm urbain. Bombay, la ville-monde. Ville-monstre. Ses rues, ses trains, ses trottoirs, tout déborde de gens. Au milieu, apparaissent progressivement des hommes coiffés d'un petit chapeau blanc, arrivant des lointaines banlieues en gare de Churchgate, située au centre de la ville.

Ces hommes, ce sont les *dabbawallahs*, livreurs-équilibristes de plats mitonnés par des épouses, des mères ou des cuisinières. Descendus des trains, ils se regroupent sur le trottoir, procèdent à des tris, des redistributions rapides de *lunchboxes*. Toutes sont frappées de points de couleur, lettres ou chiffres qui correspondent à la destination finale de chaque repas. Les plateaux sur lesquels elles sont rassemblées par grappes pèsent jusqu'à 80 kilos.

Les *dabbawallahs* s'emparent ensuite de leur chargement de 35 *lunchboxes* qu'ils posent sur leur tête, sur une charrette ou qu'ils attachent à leur vélo, direction l'adresse où travaillent les cadres et employés de bureau. Ils doivent alors se frayer un chemin au milieu des embouteillages, éviter les passants, protéger leurs gamelles aux savoureux contenus. Chacun d'eux parcourt quotidiennement une distance pouvant atteindre 70 à 80 kilomètres (retour à vide compris). Aucune technologie moderne ne vient les aider dans leur travail dont l'efficacité a même été étudiée par l'université américaine d'Harvard. Un repas sur un million, dit-on, ne serait pas livré à la bonne adresse !

Vieille de 120 ans, l'association des *dabbawallahs* réalise aujourd'hui un chiffre d'affaires de quelque 7 millions d'euros. Tous sont partenaires de leur entreprise, moyennant un petit apport financier pour intégrer des équipes composées de 20 à 30 personnes. Ils gagnent en moyenne 5 000 roupies par mois (100 euros, équivalents au salaire moyen) et se transmettent généralement leur métier de père en fils. Enfin, le service d'un *dabbawallah* coûte environ 6 euros par mois aux clients.

Mise en scène à risques

Hollywood plutôt que Bollywood. Batra a fait le choix d'une recette classique, connue du public occidental, plutôt que celle, épicée de chansons et de danses étourdissantes, du cinéma indien. Plus vendeuse, assurément. Pour autant, il lui restait un défi de taille à relever : éviter la mécanique rébarbative de l'échange de lettres, avec lecture en voix *off* et présence des épistoliers à l'écran. Il y est parvenu – avec brio – en fondant sa dramaturgie sur le seul jeu des acteurs, faisant l'économie des lectures de lettres aussi souvent que possible. Les mimiques, et le silence qui les accompagne, en disent souvent plus long que les mots supposés. Mais surtout, Batra a donné à ses personnages une consistance qui évite de faire d'eux des êtres désincarnés. Bien que les situant dans leur milieu respectif (dispositif qui aurait pu également les réduire à des stéréotypes), le cinéaste les a flanqués d'un partenaire – Auntie la voisine pour Ila, Shaikh le nouveau collègue pour Saajan –, ce « double » étant toujours l'occasion d'un petit enjeu de mise en scène propre à enrichir les portraits.

Portrait de femme seule

Chaque personnage a donc une histoire, une existence propre à l'écran, que les scènes développent chaque fois un peu plus. La relation qu'Ila entretient avec Auntie, présente et absente à la fois (on l'entend sans jamais la voir), renvoie constamment la jeune femme à elle-même. Chacune de ses conversations avec sa voisine du dessus s'achève par des instants de silence et de soupirs oppressés. Délaissée par son mari et enfermée entre ses quatre murs, Ila est une femme seule, désespérément seule. Auntie joue ici le rôle du chœur antique, voix de la sage ironie, expression révélatrice du drame ordinaire de l'épouse et mère au foyer qui se joue dans l'enfermement de son appartement (la mise en scène tient aussi d'un certain théâtre à l'italienne).

C'est pourquoi l'erreur du *dabbawallah* apparaît à Ila comme une chance qu'elle n'hésite pas trop longtemps à saisir. Les lettres, toujours inoffensives, qu'elle glisse dans ses *lunchboxes* apparaissent comme des appels à la parole échangée, à la considération, à la reconnaissance du soin et de l'amour (ingrédients aussi précieux que nécessaires) qu'elle met dans sa cuisine. Ces lettres sont aussi des bouteilles lancées vers l'inconnu qui saura la sauver de sa solitude et de son ennui. Et, à mesure qu'elle se raconte, elle se sent écoutée, entendue. Elle se sent vivre à nouveau.

L'autre est un ami

À l'autre bout de la chaîne des *dabbawallahs*, il y a donc Saajan, le comptable proche de la retraite, qui lui aussi s'ennuie ferme dans l'existence. L'homme est seul depuis la mort de sa femme, et il vit en reclus au milieu des autres qu'il ne comprend plus. Il est comme un fantôme dans le monde, qui inquiète les enfants quand il les approche ou les regarde par sa fenêtre. Le temps semble s'être arrêté pour lui depuis longtemps. Il est l'homme des cassettes VHS, des souvenirs, du passé. Ses regards à la pendule de son travail ou au ventilateur au-dessus de son lit le renvoient constamment au temps qui passe, au sens de l'existence. Or, quand débarque l'aimable Shaikh qu'il est censé former avant son départ, Saajan se conduit avec cynisme et mépris. Il ne se sent plus concerné par le monde qui l'entoure, n'estime plus pouvoir lui être utile.

Aussi, les ressorts dramatiques de cette histoire à visage humain révèlent progressivement la chair sous le cuir. Saajan réapprend bientôt à sourire, à reconsidérer son être et sa vie, grâce aux dons des autres : à l'affection d'une parfaite inconnue, à la touchante pugnacité d'un nouveau venu. Lequel, orphelin, doit également lutter contre la solitude et l'adversité pour être reconnu. En lui, Saajan trouvera un ami qui redonnera du sens à sa vie.

Avec Ila, Saajan et Shaikh, tous issus de groupes et milieux sociaux différents, Batra nous offre le portrait attachant d'une classe moyenne indienne. Entre humour et gravité, il nous invite à n'accepter aucune fatalité. Il nous dit d'être à l'écoute de l'existence, d'être en capacité d'en emprunter parfois les chemins détournés pour mieux se voir, s'entendre et se rencontrer. Se retrouver avec les autres.



Envoi

The Shop Around the Corner (1940) d'Ernst Lubitsch, également titré « *Rendez-vous* », en référence à la scène qui lève le malentendu entre deux collègues d'un même magasin, longtemps occupés à une correspondance amoureuse sans savoir qu'ils sont eux-mêmes les destinataires de leurs douces missives. De l'humour avec élégance. Du jeu avec esprit. Une mise en scène brillante. La « *Lubitsch touch* » !